

Une théologie de l'image mariale

À propos de la translation de la sculpture de la Vierge Vulnerata à Valladolid en 1600

A Theology of Marian Image. Some Reflexions about the Translation of the Statue of Our Lady Vulnerata to Valladolid in 1600

Cécile Vincent-Cassy



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/imagesrevues/9087>

DOI: 10.4000/imagesrevues.9087

ISSN: 1778-3801

Publisher:

Centre d'Histoire et Théorie des Arts, Groupe d'Anthropologie Historique de l'Occident Médiéval,
Laboratoire d'Anthropologie Sociale, UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Electronic reference

Cécile Vincent-Cassy, "Une théologie de l'image mariale", *Images Re-vues* [Online], Hors-série 8 | 2020, Online since 25 November 2020, connection on 31 January 2021. URL: <http://journals.openedition.org/imagesrevues/9087> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/imagesrevues.9087>

This text was automatically generated on 31 January 2021.



Images Re-vues est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Une théologie de l'image mariale

À propos de la translation de la sculpture de la Vierge Vulnerata à Valladolid en 1600

A Theology of Marian Image. Some Reflexions about the Translation of the Statue of Our Lady Vulnerata to Valladolid in 1600

Cécile Vincent-Cassy

- 1 En 1596, une Vierge conservée dans la cathédrale de Cadix fut défigurée par une attaque iconoclaste lors du sac de la ville¹. Celui-ci eut lieu lorsque 120 vaisseaux d'une coalition anglo-hollandaise débarquèrent dans le plus grand port espagnol sur l'Océan atlantique avec quelque 6000 soldats, faisant subir à plusieurs ports de la côte atlantique espagnole de terribles représailles. La Couronne anglaise répondait ainsi à l'expédition de 1588 de l'Invincible Armada, pourtant mise en échec². La mission secrète de 1596, soldée par très peu de pertes humaines et matérielles du côté des assaillants, humilia la Couronne d'Espagne. Elle fut d'abord interprétée comme un châtement du ciel pour les péchés de la Monarchie hispanique par le duc de Medina Sidonia, qui avait pris le commandement de la riposte andalouse³. Mais à travers le transfert de l'image outragée de la Vierge à Valladolid en 1600, l'attaque de Cadix et de ses villes voisines fut par la suite présentée comme un épisode fondateur du martyre des catholiques dont les Anglais apostats étaient les bourreaux. En particulier chez les catholiques anglais des collègues jésuites fondés en Castille.



Fig. 1



Virge Vulnerata, bois polychromé, Valladolid, collège Saint-Alban. Photo DR.

- 2 On pourra s'étonner de trouver l'un de ces collègues en un lieu aussi éloigné de l'Angleterre que Valladolid. Mais cette ville du nord de Madrid, où était né le roi Philippe II, était l'une des plus importantes de Castille⁴. Siège de l'une des deux audiences de la Couronne (*la Real Chancillería*), elle était aussi située près des terres du favori de Philippe III (r. 1598-1621), le duc de Lerma, qui à la toute fin du XVI^e siècle désirait que le roi y installât la Cour et, par là, la capitale de la Monarchie. Il obtint gain de cause à la fin de l'année 1600, même si le séjour de la Cour ne durerait que cinq ans. Il faut tenir compte de ce contexte politique pour comprendre l'enjeu de la translation de cette image mariale effectuée juste avant cette installation. Mais en réalité les circonstances sont multiples. Il importera tout d'abord d'exposer les autres circonstances qui ont présidé à la fondation du collège des jésuites anglais lui-même. Après cette contextualisation, nous verrons comment la portée symbolique de la translation de l'image défigurée de la Vierge Marie s'est déployée pour en faire la reine fondant un nouveau royaume catholique. Enfin, nous examinerons comment les cérémonies de réception de cette sculpture ont été l'occasion d'exprimer une théologie de l'image mariale en actes et en récits. En effet, cet événement rapporté par deux textes montre le pouvoir qu'avait alors la dévotion mariale, capable de convertir les cœurs des spectateurs dans et par son image martyrisée.

La fondation des collèges de jésuites anglais au cœur de la Castille à la fin du XVI^e siècle

- 3 En 1585, Élisabeth I^{re} d'Angleterre (1533-1603) signa le traité de Nonsuch avec les représentants des Provinces Unies et envoya une armée commandée par le comte de Leicester soutenir les rebelles des Flandres soulevés contre le Roi catholique, Philippe II d'Espagne (1527-1598). En 1587, elle fit exécuter sa cousine Marie Stuart, reine, catholique, d'Écosse. Cet événement fut le déclencheur de la funeste expédition de l'Invincible Armada, qui portait bien mal son nom puisqu'elle représenta un échec cuisant pour la Monarchie hispanique. Elle jeta sérieusement le doute sur la capacité de la puissance espagnole à affronter les hérétiques et à étendre la foi catholique. Cette expédition inaugura alors un temps nouveau : dorénavant, l'affrontement confessionnel ne pourrait plus (plus seulement) emprunter la voie des armes. Après l'échec de 1588, le jésuite anglais Robert Parsons (1546-1610), très écouté par le Monarque, sut le convaincre de continuer à affronter la Couronne d'Angleterre par le patronage d'un collège de jésuites anglais au cœur de la Castille⁵. En effet, en 1589, Parsons se rendit à Madrid pour s'adresser à Philippe II, convaincu qu'il était le seul à pouvoir reconduire l'Angleterre dans le giron de l'Église catholique. L'ouvrage qu'il écrivit pendant les années de ce séjour en Castille (1589-1592), *Conference of the Next Succession to the Crowne of England*, plus connu sous le titre de *The Book of Titles*, et publié en anglais 1594⁶, envisageait la succession du trône d'Angleterre après la mort sans héritier de la reine d'Angleterre en déterminant comme facteur principal le retour à la foi catholique. Il proposait notamment l'infante Isabelle Claire Eugénie (1566-1633), fille aînée de Philippe II, et même si d'autres lignées royales que celle des Habsbourg d'Espagne étaient envisagées pour sa succession, son ouvrage offensa le Parlement anglais qui le condamna à mort. Parsons voulait aussi que le roi vînt en aide aux collèges anglais déjà existants car ceux-ci ne pouvaient plus répondre à la demande croissante d'accueil et de formation de la part des catholiques anglais, opposants politiques tout autant que religieux de la reine Élisabeth I^{re}.
- 4 Le premier de ces collèges avait été fondé à Rome sous le nom de San Tommaso di Canterbury en 1579. Il avait déjà été confié par le pape Grégoire XIII aux jésuites. Un autre collège anglais, cette fois gouverné par le clergé séculier, avait aussi été créé à Douai au début des années 1560, même si, en raison des dissensions avec l'université fondée par Philippe II en 1560-62 dans cette ville, ce séminaire fondé par William Allen en 1563 avait été temporairement transféré à Reims entre 1578 et 1593. En plus de convaincre le souverain d'apporter une aide financière au collège de Douai, Parsons obtint de lui la permission de fonder un nouveau collège à Valladolid, au cœur des territoires de la Monarchie hispanique sur lesquels il régnait, sous son patronage. Selon le programme dessiné en cette fin de XVI^e siècle, la refondation de l'Angleterre catholique se ferait donc sous l'égide des jésuites.
- 5 Le collège de Valladolid fut fondé fin 1589, et prit le nom de Saint-Alban. Deux autres collèges de jésuites anglais verraient ensuite le jour dans la Couronne de Castille : à Séville, en 1592, et à Madrid en 1610. Finalement, à Saint-Omer, au plus près des terres anglicanes, un autre collège fut aussi fondé en 1593. L'appui du Roi catholique aux jésuites de Valladolid attira la colère de la reine Élisabeth I^{re}, car ce collège, selon elle, formait des rebelles politiques. Le fondateur jésuite ne la démentit pas. L'attachement

de Philippe II à la fondation du collège de Valladolid se mesure à celle qu'il manifesta pour la relique du premier saint martyr anglais dont le collège porte le nom. Une partie de cette relique de saint Alban, vénérée aujourd'hui dans l'église, fut offerte par le roi peu de temps avant sa mort en 1598 à Robert Parsons, qui la légua au collège. Par ce geste hautement symbolique, le monarque partageait le don que le pape Clément VIII (pont. 1592-1605) lui avait fait des restes du saint martyr accompagnés d'indulgence plénière. Or c'est cette relique qu'il réclama au moment de son agonie. Comme le rapporte le hiéronymite José de Sigüenza, le Roi Prudent est mort en tenant le crucifix de son père Charles Quint dans une main, et la relique de saint Alban dans l'autre⁷. La dévotion vouée par Philippe II, à l'heure de son trépas, au premier martyr anglais sanctifié, est indéniablement liée au transfert de la Vierge défigurée de Cadix à Valladolid en 1600 auquel nous nous intéressons ici. C'était une Vierge martyrisée par les Anglais. En effet, l'arrivée de la Vierge Vulnerata à Valladolid en 1600 est sans aucun doute une forme tardive d'expression de l'attachement du monarque Philippe II d'Espagne au collège des jésuites anglais fondé au cœur de la Castille en 1589.

- 6 Par conséquent, le patronage du Roi Prudent sur ce que l'on peut présenter comme une école de martyrs⁸ se situe dans le contexte de l'affrontement confessionnel de la fin du XVI^e siècle. Les Anglais formés dans les murs du collège Saint-Alban de Valladolid se destinaient à partir en mission en Angleterre pour reconvertir leurs compatriotes — ils furent d'ailleurs nombreux à trouver la mort. Ils avaient pour modèle premier le saint patron du collège, protomartyr de l'Angleterre.

La fondation d'une nouvelle ère par l'image et sa traduction textuelle

- 7 L'arrivée de la Vierge outragée à Valladolid a été mise en récit par un auteur dont on ne connaît pas d'autres écrits, Antonio Ortiz. Les deux *relaciones* ont été imprimées très peu de temps après les cérémonies⁹. Leur écriture et leurs publications respectives, selon Ortiz lui-même s'adressant à Isabelle Claire Eugénie de Habsbourg, fille de Philippe II et souveraine des Pays-Bas catholiques, ont été conçues conjointement. Si la première *relación* décrit la visite de Philippe III (1578-1621), fils et successeur de Philippe II, et de son épouse Marguerite de Habsbourg (1584-1611) en août, la seconde est consacrée à l'arrivée de la Vierge elle-même à Valladolid en septembre — Ortiz rapporte que son transfert espéré pour août avait pris du retard.
- 8 Le double récit d'Ortiz est fondateur en ce sens qu'il garde mémoire du don de l'objet symbolique, l'image de la Vierge outragée, qui a été transportée, dans ce qui est présenté comme une épopée (de Cadix à Valladolid *via* Madrid), pour être implantée à Valladolid, lieu qui sera désormais son royaume, ou pour le dire autrement, lieu où elle règnera. Le don de la statue a été fait par la comtesse de Gadea, épouse de l'*adelantado mayor* de Castille¹⁰, Martín de Padilla, en qui Philippe II avait mis sa confiance après l'échec de 1588 dans la guerre anglo-espagnole qui dura jusqu'en 1604. Le comte l'avait lui-même recueillie à Cadix en 1596 lors du sac de la ville par les Anglais, contre l'avis de la population, confié à son épouse pour la chapelle de leur palais à Madrid. Le don de la Vierge est donc l'œuvre de celui qui a dirigé plusieurs expéditions maritimes de riposte contre l'Angleterre après le sac de Cadix. Il vient aussi de celui qui a eu la charge, et le privilège, d'accompagner la reine Marguerite de Habsbourg, venue de

Styrie, jusqu'à son époux le roi Philippe III depuis Gênes en 1598. À travers l'*adelantado mayor*, qui incarne à lui seul la lutte contre l'hérésie anglaise, le don de la statue devient donc un acte fondateur. Celui-ci est mis en valeur par le rôle attribué dans le récit d'Antonio Ortiz à la comtesse sa femme. La comtesse refusa d'abord de s'en séparer, nous dit l'auteur, car elle avait pour elle une dévotion particulière. Puis elle céda à la demande des jésuites anglais.

- 9 Ce geste provenant d'une femme, pécheresse et maternelle par définition, permet, dans le récit de sa translation et de son installation, de doter l'image de la Vierge outragée d'une puissance d'engendrement effaçant tout ce qui la précède : celle d'une nouvelle histoire à l'avènement de laquelle le lecteur du récit assiste. Un nouveau temps, celui du Salut, se définit et s'incarne dans cette image de Vierge Marie qui, en outre, a perdu son Enfant. Cette Vierge en bois répond au type de l'image outragée par les iconoclastes. Avec son visage martelé, elle est une incarnation criante de l'hérésie à combattre par les catholiques. L'image elle-même n'est pas seulement une représentation, d'autant qu'elle ne pourrait pas représenter ce qu'elle n'est plus, la Vierge à l'Enfant. Elle est devenue une relique de ce qu'on lui a fait subir arborant les traces de l'attaque des ennemis anglais. Le vide, la béance dans le giron de la Mère du Rédempteur, invite automatiquement la communauté à la combler, créer un nouveau temps du Christ au sens propre, à racheter la perte.
- 10 Nous trouvons ici la distinction entre origine et fondation, telle que le dictionnaire la formule. Le temps du récit de l'arrivée de la Vierge (qui n'est d'ailleurs nommée *Vulnerata* qu'à la fin du texte), n'est pas le temps de l'origine. En effet, tout comme celle du Salut, l'origine du collège des jésuites anglais, est antérieure. Elle remonte à la fin du XVI^e siècle. Le temps du récit est plutôt celui d'une projection manifeste de l'avenir dans un regard en arrière. L'image de la Vierge, portant le passé honteux en étendard, avec ses bras manquants, son visage martelé et son enfant disparu, accueille ce regard à Valladolid à partir de 1600. Le « martyr » que l'image elle-même, arborant ses « plaies », a subi, déclenche le processus de mise en récit, jusqu'au moment précis de son arrivée dans la ville. Les stigmates imposent le regard en arrière vers ce n'est plus, mais fonde le présent et le futur d'un nouveau temps auquel l'image matérielle donne corps, enclenchant inévitablement sa mise en récit. Les deux *relaciones* d'Antonio Ortiz donnent corps à ce dernier. Elles sont donc consubstantiels à l'acte de fondation. Sans eux, toutes ces cérémonies n'auraient eu qu'un statut d'anecdote. Sans eux, l'événement serait resté sans postérité. Il n'aurait pas non plus eu de public autre que celui qui était présent physiquement à l'arrivée de l'image mariale.

Fonder : donner à l'image un nouveau sens

- 11 Antonio Ortiz enregistre donc les éléments essentiels permettant au lecteur de comprendre la portée de l'événement. Tout d'abord, la sculpture fut placée dans un nouvel écrin. Le retable primitif de l'église lui fut logiquement consacré. Ortiz signale que le maître-autel de l'église, aujourd'hui détruit, comprenait en son centre la sculpture de saint Alban, entourée de saint Thomas de Canterbury à sa gauche, et de saint Edmond à sa droite¹¹. Ce retable surmontait la châsse de saint Alban, placée sur le maître-autel. Ce dispositif artistique présentait donc trois saints incarnant la vocation du collège. Les trois saints étaient des figures du martyr : Thomas de Canterbury, saint du XIII^e siècle représentait l'attachement de la communauté de Valladolid à l'Église de

Rome face au pouvoir civil — puisque Henri II l'avait fait assassiner. Il était le saint patron du collège des jésuites anglais de Rome, et un modèle pour les catholiques de l'Angleterre d'Élisabeth I^{re}, qui devaient choisir entre l'obéissance à la reine et l'obéissance à Rome. On trouvait aussi la figure d'Edmond, dernier roi d'Est-Anglie, mort en 869, répondant au double modèle de saint martyr et de saint roi¹². Ainsi placés sous le patronage de trois saints « fondateurs » de l'Église catholique anglaise, les jésuites du collège de Saint-Alban prolongeaient une histoire marquée par la rupture du royaume d'Angleterre avec le pouvoir de Rome par Henri VIII et Élisabeth I^{re}.

- 12 S'il est un lexique que l'on trouve de multiples fois décliné dans cette page de l'histoire des guerres confessionnelles à l'époque moderne, c'est bien celui de « fondation ». Il s'agit tout d'abord de fonder le collège lui-même. Il s'agit dans le même temps, avec ce collège de jésuites anglais, de *refonder* l'Angleterre catholique depuis la Castille, en préparant des missionnaires dans des institutions placées sous le patronage du roi d'Espagne. D'après le dictionnaire Littré, le fondateur est « celui, celle qui a fondé une institution, un gouvernement, une religion, une doctrine, etc¹³. ». Or cette définition correspond au rôle que deux hommes ont joué pour le collège de Valladolid : Parsons d'une part, qui en a été l'initiateur, et Philippe II d'autre part, qui le mit sous sa protection morale et financière. La deuxième définition du dictionnaire précise que le fondateur, peut être « celui, celle qui a fondé quelque maison religieuse ou quelque hôpital et lui a donné un revenu fixe pour subsister », ce qui correspond au rôle que le Roi Prudent a eu, celui que de nombreux monarques ont associé à leur *maiestas* en exerçant la protection et le financement d'institutions religieuses de ce type¹⁴.
- 13 La multiplicité des sens de cette « fondation » se retrouve d'ailleurs dans la tension permanente dans laquelle vécurent les membres du collège anglais, pris entre les trois éléments constitutifs de leur identité et de leur mission : le patronage royal, le retour de la nation anglaise dans le giron de l'Église catholique, et la Compagnie de Jésus à laquelle Philippe II confia ce collège. À Valladolid, les intérêts des jésuites espagnols et ceux des catholiques anglais furent difficilement conciliables. Les critiques vinrent de tout côté. D'une part, les jésuites furent accusés de récupérer ces collèges pour leurs intérêts propres au lieu de tourner tout entière leur mission vers les Anglais ; d'autre part, ils reprochèrent aux Anglais, soupçonnés d'espionnage et d'hérésie, de ne pas être suffisamment disciplinés ou intégrés dans la Monarchie hispanique. Dans ces circonstances, le duc de Lerma dut imposer que le recteur du collège Saint-Alban fût un jésuite espagnol¹⁵. Mais ce qui permit malgré tout à ce collège de faire la synthèse et d'être encore aujourd'hui un lieu de dévotion fort à Valladolid fut l'image de la Vierge outragée, capable à elle seule de bouleverser le sens des événements, d'ouvrir une nouvelle ère et de fonder un nouveau royaume¹⁶.

La reine d'un nouveau royaume

- 14 L'image de la *Vulnerata* dota le collège jésuite anglais d'une identité catholique affirmée et reconnaissable. D'une part, elle fonda le culte de la Vierge *Vulnerata* à Valladolid : l'entrée triomphale de cette image associa en effet tous les sujets du Roi catholique résidant à Valladolid. D'autre part, elle fut présentée comme celle qui refondait le royaume catholique d'Angleterre. Antonio Ortiz, porte-parole très officiel de l'union entre communauté jésuite et le couple royal qui l'a visité en 1600, formule clairement cette idée en concluant la première des *relaciones*. Dans un ton très lyrique,

il commence par projeter des temps meilleurs pour les Anglais persécutés en leurs terres¹⁷, mais affirme ensuite qu'ils sont déjà présents « depuis la venue de l'image de Notre Dame la Vierge Marie que les hérétiques anglais ont endommagée à Cadix », car

les catholiques anglais de ce collège de Saint-Alban l'y ont fait venir avec tant de solennité festive et de grandeur, et un tel concours de fidèles illustres et dévots, qu'il semble à beaucoup que nous sommes là dans les débuts de la renaissance et de la renaissance de l'Église d'Angleterre, et que le triomphe et l'acclamation de cette image si grande et si pieuse de la très sainte Vierge Marie, est l'aurore de ce jour¹⁸.

15 Il annonce alors la publication de la seconde de ses *relaciones*, dans laquelle il rend compte des festivités qui ont eu lieu à l'occasion de l'arrivée de la Vierge après que Philippe III et Marguerite de Habsbourg vinrent ensemble visiter le collège en août. Marie, présentée comme véritable rempart de l'hérésie¹⁹ s'y lie à son image, et s'implante à travers elle dans une nouvelle terre de dévotion, source du renouveau catholique.

16 Un nouveau royaume, avec une nouvelle reine, rachetant le royaume antérieur, s'incarne ainsi à travers le récit traçant une limite entre un avant et un après à travers cet événement. Il montre qu'une authentique renaissance a été orchestrée : l'entrée triomphale a été organisée à la fête de la Nativité de Marie (le 8 septembre), venant ainsi rejouer toute l'histoire du Salut au cœur de la Castille. En outre, cette fête liturgique a été remplacée dans l'Église anglicane par la célébration de l'anniversaire de la reine Élisabeth I^{re}. Le discours symbolique se densifie ainsi à travers la restitution de la fête de la reine des cieux à la communauté catholique le 8 septembre. De la sorte, la reine céleste reprend sa place à cette reine abusive et tyrannique qui s'est octroyée le pouvoir de médiation entre Dieu et l'humanité que l'Église de Rome a défini pour la Vierge Marie. En accueillant dans le faste l'image outragée de la Vierge, les jésuites du collège anglais s'arrogent la responsabilité — on pourrait dire le rôle — de ceux qui rachètent le péché. Ils jouent par leur geste la religion catholique elle-même. C'est dans ce jeu conscient qu'ils fondent leur communauté nouvelle, autour de l'image de la Vierge :

il sembla que c'était une volonté claire et évidente de Dieu que de réparer le dommage fait à sa Très sainte Mère par les hérétiques anglais par son image, mais aussi à travers ce qu'ils ont eux-mêmes fait lors de la fête glorieuse de sa sainte Nativité, début de la félicité et du bonheur de tout le genre humain²⁰.

17 Les emblèmes et les poèmes dont l'église et le collège étaient décorés pour la cérémonie allaient dans le même sens²¹. En outre, l'image voyagea de Madrid à Valladolid, portée sur une litière prêtée par la comtesse de Santa Gadea elle-même, à laquelle elle avait ajouté une robe, un manteau brodé et couvert de pierres, des bijoux et une couronne de fleurs. La reine Marguerite de Habsbourg, vint en personne accueillir la Vierge en septembre 1600. Le roi étant alors à Madrid, son épouse, nous dit l'auteur de la *relación*, se chargea de représenter la Couronne. Elle prêta à son tour sa litière à la Vierge à l'entrée de la ville, et la reçut ensuite à la porte de l'église. La reine catholique se chargea par son don et sa présence de refonder l'Église anglaise détruite par une autre reine, Élisabeth I^{re}, à travers l'image de cette Vierge, reine de la terre et du ciel, que la communauté de Saint-Alban protégeait et, inversement, qu'elle protégeait contre l'hérésie, qu'elle offrait à la ville de Valladolid pour qu'elle en fit le point de départ de son royaume.

18 L'image mariale incarnait donc la rage iconoclaste des ennemis de la foi catholique défendue par les aspirants à la mission formés au collège de Saint-Alban. En accueillant

en 1600 la Vierge, baptisée la *Vulnerata* en septembre 1600, le collège de Saint-Alban trouva son véritable moment de fondation, sous la forme de cette image matérielle, qui devint en somme sa pierre fondatrice. La figure de cette Vierge outragée fut en effet l'objet d'une union sacrée entre la royauté, l'identité de l'Angleterre, les jésuites, connus pour être de fervents défenseurs de la dévotion mariale, et la population locale. L'Angleterre, selon l'expression attribuée à Bède le Vénérable, n'était-elle pas la « dot de la Vierge²² » ?

Une image *bouleversante* qui convertit les cœurs

- 19 À en croire Antonio Ortiz, la portée de son arrivée à Valladolid, réunissant autour d'elle la reine, les jésuites et le peuple de la ville fut manifeste car elle provoqua un bouleversement partagé. Les pleurs des novices, quand ils la découvrirent, les pleurs, dissimulés, de la reine Marguerite de Habsbourg, seule présente car Philippe III avait été retenu à la cour de Madrid, et ceux du peuple de Valladolid, se mêlent en effet dans le récit de l'acte de fondation que l'auteur de la *relación* livra aux presses immédiatement. Dans ce court texte, Antonio Ortiz souligne tout d'abord la réaction des élèves du collège s'adressant à la Vierge à son arrivée. Si Marguerite de Habsbourg n'était pas autorisée à montrer ses émotions, elle manifesta son trouble, la mise en scène du dévoilement de l'image provoqua des réactions très vives dans la communauté formée de jésuites et d'étudiants anglais :

On mit la Vierge dans un endroit secret, dans une pièce aménagée à cette fin, sur un autel, à l'heure où la communauté des étudiants vient dire les heures devant lui, ils se trouvèrent devant l'image, qui était vêtue de son manteau et de son voile. Et quand elle fut découverte, et qu'ils virent ses bras coupés près des coudes, et son corps battu et lacéré de coups de couteau, et en particulier son visage qui contenait sept blessures, leurs larmes et leurs sanglots furent si abondants, qu'ils purent à peine achever la litanie. Leur zèle dévot contre l'hérésie, qui a plongé leur patrie dans tant de malheur, s'en trouva encouragé, et ils offrirent leurs vies à Dieu, à sa très sainte Mère, pour venger cet outrage, non pas en se retournant contre les personnes qui avaient fait cela (leur misérable état mérite plutôt la pitié) mais contre la cause et racine de ce malheur et de cet aveuglement. C'est pourquoi je comprends que cette image sera pour eux un réveil perpétuel les incitant à revenir dans leur patrie pour la convertir et honorer la Vierge²³.

Fig. 2



Vierge Vulnerata, bois polychromé, Valladolid, collège Saint-Alban, détail. Photo DR.

- 20 Les pleurs du peuple affluant dans l'église pour voir la Vierge sont aussi évoqués. À travers le même processus de dévoilement, l'image, dont l'auteur décrit comme elle est impatientement attendue, provoque une réaction prêtant à l'image des sentiments humains, par un transfert pur et simple de l'aura de Marie à celle de la sculpture défigurée :

Le chapitre de l'église cathédrale, en procession dans l'église principale, était en train d'attendre, avec force musique et fête, de recevoir la sainte image qui arrivait comme en pèlerinage. Une fois arrivée, on la descendit de sa litière, sur laquelle elle se trouvait par décence le visage couvert d'un voile de gaze transparent, et on la mit sur un palanquin d'argent, sur lequel elle fut transportée en procession sur les épaules de quatre prébendiers de l'église sur l'autel disposé au milieu de la chapelle. La pieuse foule de toute la ville venue voir et adorer l'Image fut telle qu'il fallut mettre des barrières et poster des personnes pour empêcher les vagues de gens de faire tomber l'autel. Et ceux qui ne pouvaient l'atteindre cette nuit-là l'adoraient de loin, et ceux qui le pouvaient appliquaient leurs rosaires sur le manteau de la Vierge et même sur les cierges qui brûlaient en sa présence. Et chaque fois que le prêtre qui en avait la charge découvrait le visage de l'Image, caché par le voile, pour répondre à la dévotion de personnes de haut rang qui le désiraient et le demandaient, on ne peut expliquer le sentiment, la tendresse et les larmes que son geste provoquait chez ceux qui l'entouraient en la voyant si maltraitée²⁴.

- 21 Le texte transcrit ainsi la conversion immédiate, par la vue de l'image, de tous les cœurs à l'unisson. Les spectateurs dont les diverses réactions sont décrites sont présentés comme percevant spontanément le mystère marial dévoilé, littéralement, par le retrait du voile. Ainsi se met en place une théologie mariale qui est unie à celle de son image. Nous exposerons pour finir comment celle-ci se trouve définie.

Une théologie de l'image mariale

- 22 C'est celle d'une figure qui, contrairement à Dieu, dont la vérité est ontologiquement imperceptible²⁵, se révèle directement en faisant éclater la vérité « au premier regard » comme elle fait éclater les pleurs et les sanglots devant son image outragée. Si nous sommes loin dans le temps de ce que Gumpfenberg déclara presque soixante ans plus tard à l'adresse du lecteur de son *Atlas Marianus* en 1658²⁶, la confiance dans le pouvoir des images, la foi dans leur participation à la grâce de Marie ne fait aucun doute dans l'Espagne de 1600, théâtre de ces scènes de bouleversement collectif.
- 23 L'image devint ici le mémorial des gestes et actes qui l'ont tout d'abord abîmée, puis transférée et installée à Valladolid. Elle en vint à incarner elle-même la fondation d'une nouvelle ère et d'un nouveau royaume. Ces festivités se déroulèrent quelques mois avant que la Cour de Philippe III ne s'installât à Valladolid pendant 5 ans, à partir de février 1601. En quelque sorte, elles annoncèrent, et préparèrent sa venue. Valladolid s'étant définie en septembre 1600 comme un rempart contre l'hérésie, la mise en scène du transfert de la *Vulnerata* donna un tour résolument confessionnel à la décision d'y installer la capitale de la Monarchie. L'accueil de la sculpture par la souveraine Marguerite de Habsbourg en septembre était celui d'un objet sacré martyrisé. Celui d'un objet portant en lui la frontière confessionnelle, resté muet aux cœurs des iconoclastes anglais et hollandais lors de leur attaque de 1596 à Cadix, mais « parlant » ouvertement à tous les catholiques qui la recueillaient loin de ses terres originelles. Ceux-ci lui dressaient un monument de mémoire, prenaient appui sur l'image pour alimenter le désir de martyre et à la fois reconforter les âmes endolories par les supplices des guerres de religion.
- 24 Les jésuites accueillant la *Vulnerata* démontrèrent dans la translation de l'image leur habileté pour utiliser les images sacrées, pour structurer, autour d'elles, un lieu à l'identité aussi dévotionnelle que politique. Ils régénérèrent le culte de la Vierge Marie grâce à une image mariale dont le sens se trouva revitalisé, *bouleversé*, dans son nouveau contexte de dévotion, accueillant un (des) nouveaux regard(s). Ce faisant, ils développèrent une théologie de l'image autour de la monstration de cette sculpture et des commentaires des effets émotionnels produits.
- 25 Les auteurs des discours et sermons de la fête de réception de la statue de la Vierge outragée, recueillis par Antonio Ortiz, ont tous pris part à cette théologie de l'image revenant sur le lien entre la forme et la figure. En rapportant les discours et sermons des festivités de septembre 1600, notamment ceux de la neuvaine de la Vierge Marie commencée par la fête de la Nativité et close par celle de l'Assomption, l'auteur des *relaciones* déroule cette théologie. En sa qualité de témoin premier, il souligne tout d'abord l'effet produit par la *Vulnerata* dès son arrivée.
- 26 Il raconte que la statue endommagée fut exposée dans la cathédrale d'où elle fut conduite le lendemain au collège de Saint-Alban. Pendant cette première nuit, un peintre fut chargé de la « portraiturer », c'est-à-dire de la reproduire en peinture. Ce détail est l'occasion pour lui de mettre en valeur sa « beauté grave imposant révérence et respect particulier à tous ceux qui la regardent, de sorte que les coups reçus par elle, qui lui enlèvent un peu de lustre, ne tiédissent pas la dévotion qu'on a pour elle, mais au contraire l'éveillent et l'excitent grandement »²⁷. La beauté est donc liée à son humilité. Elle est ce qui suspend les regards, impose le silence, manifestant ainsi aux fidèles le mystère marial dans le paradoxe d'une image défigurée. Sur le statut de

l'image, les passages peuvent manifester toutefois un certain embarras de la part d'Ortiz. Faisant parler les étudiants du collège à l'arrivée de la sculpture, l'auteur leur fait réfuter les accusations d'ignorance : leurs yeux, disent-ils, « ne s'arrêtent pas aux couleurs et aux nuances » des images des saints, à la « forme extérieure de la figure de pierre ou de bois ». Les âmes catholiques « élèvent haut le regard et le vol de leur pensée car elles comprennent que l'honneur ou la révérence faite aux images est celle que l'on porte aux saints représentés eux-mêmes »²⁸.

- 27 Comme dans le texte du décret de la xxv^e session du concile de Trente cette distinction est posée comme un point de départ de la théorie de l'image. Mais après cet éclaircissement, qui pourrait laisser penser que les accusations d'iconoclasme sont balayées par des hommes soucieux de distinguer le prototype de son support matériel de culte en soulignant que le second renvoie au premier, l'auteur n'en reste pas à cette affirmation. Il affirme au contraire le lien entre image et prototype, et même justifie le culte des images en raison de leur « composition ». Dans ce qu'Ortiz rapporte du sermon prononcé au premier jour de la neuvaine de la Vierge par Antonio de Padilla, recteur du collège jésuite de San Ambrosio de Valladolid et frère de la comtesse de Santa Gadea — il dit sélectionner des morceaux choisis — il fait au contraire en sorte de mettre au jour le statut sacré de l'image fondé sur un discours théologique qui rend indissociables l'original — la figure sacrée — et sa représentation. Il exprime clairement non pas seulement l'analogie entre l'image et le prototype, mais aussi l'idée d'une importation des propriétés de l'un — la vie — dans l'autre, et ce malgré l'appartenance respective de l'une et de l'autre à des espèces différentes (des « géneros » dans le texte espagnol). Tout le culte des images se trouve dès lors justifié par la « composition », à l'œuvre dans l'image sacrée, dont la *Vulnerata* est ici l'exemple, entre la représentation et le prototype.
- 28 Ce dernier mot de « *composición* » est associé à celui de la « *compostura* », qui signifie « apparence ». L'intériorité et l'extériorité, autrement dit la figure vivante et la figure morte, ne font plus qu'une :

Non seulement, dit Padilla, la théologie et les saintes Écritures, mais aussi la raison naturelle et la philosophie (auxquels ceux qui ont fermé les yeux à la lumière du ciel demeurent aveugles) nous apprennent qu'avec l'image et l'original qui y est représenté, on fait une sorte de composition, important par le biais de l'imagination (comme on le fait dans d'autres cas) l'original dans l'image, et ainsi dans son espèce celle-ci en vient à être la même chose que lui, tout comme on fait un homme dans une autre espèce, dans la composition naturelle de corps et d'âme : la personne ainsi représentée dans l'image est être et vie de l'image elle-même. D'où l'on déduit que, de même que l'on attribut à l'homme les œuvres de l'âme qui donnent ainsi vie à l'image (qui est une apparence de cette figure extérieure et de la personne représentée), de même on attribut les propriétés, les vertus, les actions et les passions de la personne représentée à l'image, puisqu'en tant qu'image elle a son être et sa vie. C'est l'origine de la très ancienne coutume de l'Église de peindre des images pour rendre présents à nos sens, dans la mesure du possible, le Christ et sa très sainte Mère, et les saints absents, en nous apprenant à importer par l'imagination dans l'image qui nous met en face de nous leur représentation : pour obtenir de cette forme de présence une partie des bénéfices que nous pourrions obtenir de la communication avec les personnes elles-mêmes, nous délectant de leur vue, nous encourageant de leur exemple, respectant leur sainteté, demandant humblement leur aide, et conversant finalement, traitant avec eux, comme s'ils étaient présents à nous. D'où l'on déduit que le respect que l'on a pour l'image, on l'a pour la personne qui y est représentée²⁹.

29 Le régime de l'image sacrée en terres catholiques se trouve ainsi justifié et défini, et même fondé dans la matérialité de cette image mariale endommagée par le geste iconoclaste. Valladolid, terre d'accueil de la *Vulnerata*, se retrouve par cette occasion au centre du dispositif de définition de son essence. Mais l'enjeu de cette affirmation théologique de l'image sacrée ne se referme pas sur elle-même. L'événement de 1600 montre au contraire à quel point cette question était centrale d'un point de vue politique. En effet, Valladolid, trois mois après cet épisode fondateur, fut choisie comme nouvelle capitale de la Monarchie hispanique — la Cour s'y installa dès février 1601 et jusqu'en 1606 —, parce qu'elle était alors devenue le cœur du renouveau catholique. Par cet événement, les Monarques, en particulier la reine, s'employèrent à l'y identifier dès le début de leur règne. Autrement dit Valladolid, terre d'accueil de la Vierge attaquée par les iconoclastes, devint le centre du nouveau royaume catholique à visée universelle, à travers une fondation en image *matérielle*.

Conclusion

30 L'arrivée de la *Vulnerata* fut par conséquent un événement fondateur de la pensée religieuse des souverains et de la forme du combat contre les persécutions de l'Église catholique. En octobre 1613, Diego de Sarmiento, ambassadeur espagnol à Londres, soulignait encore la très grande « utilité » des collèges de Valladolid et de Séville, religieusement comme politiquement. Les motivations politiques visant à la récupération du royaume perdu auxquels adhéraient les prêtres anglais furent peu à peu élargies par la Compagnie de Jésus au combat de l'Église militante et à l'envoi des missions en Asie ou en Amérique. Après le Concile de Trente, la Vierge de Valladolid symbolisa le début du renouveau de la piété catholique que la reine Marguerite de Habsbourg se chargea d'accueillir au cœur de la Monarchie hispanique. En donnant un visage à la définition théologique de l'image sacrée pour les Catholiques, elle traça les frontières d'un nouveau royaume catholique à portée universelle : celui où l'image, dans toute sa matérialité, et son prototype forment une « *composition* ».

NOTES

1. Sur cette Vierge et le contexte de cette translation, on pourra consulter Javier BURRIEZA, *Virgen de los ingleses entre Cádiz y Valladolid: una devoción desde las guerras de religión*, Valladolid, Real Colegio de Ingleses, 2008 ; Anne J. CRUZ, « Vindicating the *Vulnerata* : Cádiz and the Circulation of Religious Imagery as Weapons of War », dans *id.*, *Material and symbolic circulation between Spain and England, 1554-1604*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 39-60; Peter DAVIDSON, « The Solemnity of the Madonna *Vulnerata*, Valladolid, 1600 », dans Peter DAVIDSON et Jill BEPLER (éd.), *The Triumphs of the Defeated. Early Modern Festivals and Messages of Legitimacy*, Wiesbaden, Harrassowitz in Kommission, 2007, p. 39-54.

2. On consultera sur le sac de Cadix la *Historia del saqueo de Cadiz por los ingleses en 1596, escrita por Fr. Pedro de Abreu*, Cadix, Revista Médica, 1866, publication d'un manuscrit du début du XVII^e siècle (1609) d'un franciscain témoin de la prise de la ville portuaire. Plusieurs *relaciones* de 1596 sont aussi réunies dans ce volume. Elles font état des actes iconoclastes qui ont eu lieu dans les églises, par exemple dans *Relacion de lo sucedido en la toma de Cadix año de 1596*, II, p 15, et Pedro Andreu y consacre un long passage, p. 121-125. Stephen et Elizabeth USHERWOOD, *The Counter-Armada 1596*. The Journal of the 'Mary Rose', Londres-Sydney-Toronto, The Bodley Head, 1983.
3. Sur le rôle du duc de Medina Sidonia lors du sac de Cadix, on lira le chap. XI de Peter PIERSON, *Commander of the Armada. The Seventh Duke of Medina Sidonia*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1989, p. 193-213.
4. Sur la place de Valladolid dans la Monarchie hispanique et plus spécifiquement dans la Couronne de Castille, on consultera Bartolomé BENASSAR, *Valladolid au Siècle d'or. Une ville de Castille et sa campagne au XVI^e siècle*, Éd. conforme à l'éd. originale de 1967, augm. d'une préf., Paris, Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999.
5. Sur Robert Parsons, on consultera Francis EDWARDS, *Robert Persons. The Biography of an Elizabethan Jesuit 1546-1610*, St. Louis, Missouri, The Institute of Jesuit Sources, 1995 et Victor HOULISTON, *Catholic Resistance in Elizabethan England. Robert Persons's Jesuit Polemic, 1580-1610*, Aldershot-Burlington-Rome, Ashgate-Institutum Historicum Societatis Iesu, 2007.
6. Robert PARSONS, *A Conference about the next succession to the crowne of England, divided into two partes... Published by R. Doleman*, [Anvers, Arnout Conincx], 1594. Des éditions du même texte, en latin, en flamand, en français, ont vu le jour l'année précédente.
7. José de SIGÜENZA, *Fundación del Monasterio de El Escorial. Prólogo de Federico Carlos Sainz de Robles*, Madrid, Aguilar, 1963, Première partie, *Discurso XX* : « *La última enfermedad y feliz muerte del Rey don Felipe II, Fundador de este convento, con otros particulares que toca a su fundación* », p. 172-183 et *Discurso XXI* : « *Prosigue el tránsito y muerte del Rey don Felipe II. Las preparaciones de su muerte, su entierro, codicilo último para las cosas de esta casa* », p. 183-194. Le paragraphe sur les derniers instants de Philippe II se trouve p. 193 : « *Las últimas palabras que pronunció y con que partió de este mundo fue decir, como pudo, que moría como católico en la Fe y obediencia de la santa Iglesia Romana; y besando mil veces su crucifijo (teníale en la una mano, y en la otra la candela, y delante la reliquia de San Albano, por la indulgencia), se fue acabando poco a poco, de suerte que con un pequeño movimiento, dando dos tres boqueadas, salió aquella santa alma y se fue, según lo dicen tantas pruebas, a gozar del Reino soberano.* »
8. Sur les collègues jésuites de Valladolid, et en particulier sur Saint-Alban, je renvoie à Javier BURRIEZA, *valladolid, tierra y caminos de jesuitas: presencia de la Compañía de Jesús en la provincia de Valladolid, 1545-1767*, Valladolid, Diputación provincial, 2007.
9. Antonio ORTIZ, *Relacion de la venida de los Reyes Catholicos, al Collegio Ingles de Valladolid, en el mes de Agosto de 1600*, Madrid, Andrés Sánchez, 1600 et *Recebimiento que se hizo en Valladolid á una imagen de Nuestra Señora*, Madrid, en la imprenta de Tina, 1600. Il existe aussi un manuscrit racontant cette cérémonie à Rome, au collège des jésuites anglais de San Tommaso di Canterbury, que nous n'avons pas pu consulter : Venerable English College Liber 1422, cité par Peter DAVIDSON, « *The Solemnity of the Madonna Vulnerata* », art. cit., p. 41.
10. Titre militaire hérité du Moyen Âge attribué à un noble se voyant confier la gouvernance d'une région (ici la Castille) par le roi.
11. A. ORTIZ, *Relacion de la venida de los Reyes Catholicos*, op. cit., fol. 7v. : « *En el altar mayor esta un retablo nuevo de escultura con tres imagines de bulto. En el medio està S. Albano Protomartyr de Inglaterra, y patron del Collegio. A la mano derecha Santo Thomas Cantuariense, y a la yzquierda Sant Edmundo Rey de Inglaterra, y martir gloriosissimo, que murio asaetado y cortada la cabeça. Sobre la ara estava debaxo de*

un dosel la insigne reliquia de la carne de Sant Albano, guarnecida en un cerco y pie de una piedra preciosa de mucho valor, la qual dio el Rey don Phelipe II al Padre Roberto Personio para este Collegio. »

12. Dorothy WHITELOCK, « Fact and Fiction in the Legend of King Edmund », *Proceedings of the Suffolk Institute of Archaeology*, vol. 31, 1969, p. 217-233. *Acta Sanctorum*, 20 novembris,

13. *Dictionnaire Émile Littré*, éd. établie et mise à jour sous la direction de C. BLUM, t. 8, Paris, Garnier, 2007 [éd. originale, Paris, Hachette, 1863-1877] p. 399-400 : « Fondation : « 1) action d'asseoir les fondements d'un bâtiment. Commencer la fondation d'un bâtiment. 2) *par abus*. Les fondements mêmes ; en ce sens, il se dit souvent au pluriel. 3) *Fig.* Action de créer quelque établissement. La fondation d'une colonie. La fondation d'un hôpital. La fondation d'une société savante. Je place, avec Caton, la fondation de Rome à la fin de la première année de la VII^e olympiade, qui est l'an du monde 3253 et avant Jésus-Christ 751, *Rollin*. Traité des Et. IV, 1. « Depuis la fondation de la monarchie, cette guerre est la seule dans laquelle la France ait été simplement auxiliaire, *Voltaire*, Louis XV, 19 ». 4) Fonds légué pour une œuvre pieuse, ou charitable, ou louable d'une façon quelconque. « Parcourrai-je les fondations qu'elle a faites en divers lieux ? », Fléch. *Aiguillon*. « Il resta donc encore à la piété de la troisième race assez de fondations à faire et de terres à donner, *Montesquieu*, Esp. XXXI, 10.

14. J'ai traité la question des fondations religieuses dans *La dame de cœur. Patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, en particulier dans l'introduction co-écrite avec Murielle Gaude-Ferragu.

15. Cf. Guy LAZURE et Cécile VINCENT-CASSY, « Le moment anglais des jésuites en Espagne. Réflexions autour de la série de rois saints de Francisco Pacheco (v. 1600) », dans Pauline RENOUX-CARON et Cécile VINCENT-CASSY (éd.), *Les jésuites et la Monarchie Catholique (1565-1615)*, Paris, Éd. Le Manuscrit, 2012, p. 195-236.

16. Dans cette publication, Laïla GHERMANI étudie l'image fondatrice dans son article intitulé « L'image fondatrice est-elle corporelle ? Milton et la théologie de l'image » dont j'examine ici une sorte de réponse, d'écho, voire de miroir : celui de la fondation d'une image corporelle, comme l'autorisait et réaffirmait la théologie catholique après le Concile de Trente. L'image est ici, avant tout, un objet matériel. La signification que les différents acteurs de cette histoire, de cette mise en récit fondateur, lui ont donnée, est liée à sa matérialité.

17. A. ORTIZ, *Relacion de la venida de los Reyes Catholicos*, op. cit., fol. 59v. : [El colegio] nos da una firme esperanza que presto passará este largo camino, y riguroso invierno, de la persecucion de los Catholicos Ingleses, y vendra el verano sereno, apazible y florido, passara la noche triste y lobreaga de la heregia, y comenzará a amanecer el dia claro y alegre de la religion Catholica en esse Reyno. »

18. Traduction de l'auteure. *Ibid.*, fol. 59v.-60r.

19. Même si le propos porte sur la place des gravures dans l'ouvrage postérieur de Gumpfenberg, je renvoie à Olivier CHRISTIN et Estelle LEUTRAT, « Une théologie de l'image en images. Les frontispices de l'Atlas Marianus », dans Olivier CHRISTIN, Fabrice FLÜCKIGER et Naïma GHERMANI (dir.), *Marie mondialisée. L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg et les topographies sacrées de l'époque moderne*, Neuchâtel, Éd. Alphil-Presses Universitaires suisses, 2014, en particulier au chapitre intitulé « La Vierge, rempart de la foi : une théologie de l'image en images », p. 188-191, car les auteurs y expliquent une idée commune à l'Atlas et aux récits d'Antonio Ortiz : l'image de la Vierge est la première cible des attaques protestantes, et le premier instrument de la lutte contre l'hérésie pour les catholiques. La conscience du fait que la refondation de l'Église contre-réformiste passe par cette image est exprimée par les courts récits d'Ortiz de façon beaucoup très précoce — en 1600 — sans la portée universaliste qu'elle a dans l'ouvrage du bava- rois

Gumpfenberg, car elle est une image de riposte important la frontière confessionnelle au sein de la Castille.

20. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 6r. : « y parecio traça patente y clara de Dios, querer no solo deshazer el agravio hecho a su santissima Madre por los hereges Ingleses en su Imagen, sino tambien el que los mesmos han hecho en la gloriosa fiesta de su santa Natividad, principio de la felicidad y dicha de todo el genero humano. »

21. Un manuscrit de la bibliothèque nationale d'Espagne permet de compléter notre connaissance de l'événement. Il contient les emblèmes accompagnés d'épigrammes en latin à l'adresse de Philippe III qui étaient disposés dans le collège pour l'occasion : Biblioteca Nacional de España (BNE), Ms 2492. Ces 15 emblèmes (qui suivent le blason du roi d'Espagne) sont faciles à interpréter. Par exemple, Philippe III est le soleil qui permet à l'Angleterre de sortir de l'obscurité dans laquelle elle est tombée, la rose (représentant l'Angleterre) est tournée vers le soleil qui lui permet de croître, la Vierge une rose qui permettra de nourrir les abeilles et de tuer les bourdons, et le Phénix est présenté renaissant de ses cendres. Sur les emblèmes, cf. Peter DAVIDSON, « The Solemnity of the Madonna Vulnerata », art. cit., p. 46-48.

22. Antonio Ortiz reproduit à la fin de la seconde de ses *relaciones* un rapport envoyé par le Comte de Puñonrostro, protecteur des collèges jésuites anglais, plaidant pour la libéralité auprès des conseils de l'administration royale. Il fournit une série d'arguments pour leur demander une aide financière (dont il ne détaille pas le contenu). Il fait tout d'abord référence aux « raisons de piété » justifiant les aumônes ou cessions de biens. Parmi elles, le fait que l'Angleterre ait été le premier royaume chrétien du monde entier, ce qui lui donne le statut de « fille aînée de l'Église, et de dot de Notre Dame » (*Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 55v.) Bède le Vénérable est l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, écrit vers 730, publié à de très nombreuses reprises en latin, mais aussi dans bien des langues vernaculaires, en irlandais ancien, en anglais, par exemple. Voir BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* (*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*), introduction et notes par A. CRÉPIN, texte critique par M. LAPIDGE et traduction par P. MONAT et Ph. ROBIN, Paris, Éd. du Cerf, 2005, 3 vols.

23. Traduction de l'auteure. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 6r.-6v. : « se puso de secreto en una pieça adereçada para este fin, sobre un altar, y a la hora señalada en que los estudiantes van de comunidad cada dia a dezir las delante de la Imagen, que estava cubierta con su manto y velo: y quando se descubrio, y la vieron los braços cortados por cerca de los codos, y con tantos golpes y cuchilladas por el cuerpo, y en particular con siete heridas en el rostro, fueron tantas sus lagrimas y solloços, que apenas pudieron acabar la Litanía, y entraron en un santo corage y zelo contra la heregia, que ha reduzido su patria a tanta desventura, ofreciendo sus vidas a Dios, y su santissima Madre, para vengar este agravio, no en las personas que lo hizieron (cuyo miserable estado mas merece compassion) sino en la causa y rayz desta miseria y ceguedad. Y assi entiendo, que les ha de ser esta santa Imagen un perpetuo despertador a volver por la conversion de su patria y honra de la Virgen. »

24. Traduction de l'auteure. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 8r.-8v. : « A la yglesia mayor estava aguardando el Cabildo de aquella santa yglesia, en procession, con mucha musica y fiesta a recibir la santa Imagen que venia como de camino: y llegado que fue, sacaronla de la litera en que venia cubierto el rostro con una toca de gassa transparente por mayor decencia, y la pusieron en unas andas de plata, y en hombros de quatro Prebendados de la yglesia la llevaron en procession a un altar que estava aprestado en medio de la capilla mayor. Fue tan grande el devoto concurso de la gente de toda la ciudad, a ver y adorar la Imagen, que fue necessario poner reparos, y personas para contrastar las olas de la gente, que no derribassen el altar, y los que no podian llegar cerca por aquella noche, la adoraban desde lexos, y los que podian hazian tocar sus rosarios al manto de la Virgen y aun a las velas que ardian en su presencia: y todas las vezes que el Sacerdote que 8v.: alli estava de aguarda

descubria el rostro de la Imagen, que estava cubierto con el velo, por cumplir con la devocion de personas principales que lo desseavan y pedian no se puede explicar el sentimiento, ternura y lagrimas de los circunstantes de verla tan maltratada. »

25. Je renvoie, sur ce point complexe de théologie catholique, au chapitre intitulé « L'image voilée et le goût de la monstration », p. 165-170, de l'article d'Angela MAYER-DEUTSH, « Penser et figurer le merveilleux chez Athanase Kircher », dans Olivier CHRISTIN, Fabrice FLÜCKIGER et Naïma GHERMANI (dir.), *Marie mondialisée. L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg et les topographies sacrées de l'époque moderne*, Neuchâtel, Éd. Alphil-Presses Universitaires suisses, 2014, p. 163-178.

26. Wilhelm GUMPPENBERG, *Atlas Marianus*, 1658, t. I, adresse au lecteur, s. p., trad. Fabrice FLÜCKIGER dans *L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg*, édition et traduction par Nicolas Balzamo, Olivier Christin et Fabrice Flückiger, avec la collaboration de Laurent Auberson, Naïma Ghermani et Anton Serdeczny, Neuchâtel, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2015, p. 198 : « lorsque le lecteur regardera les images avec dévotion, il ne se peut que la grâce de Marie ne s'insinue pas en lui par une bonne pensée, qui se glisserait en lui par une bonne pensée (...). Je ne croirai jamais que quelqu'un ait pu contempler une image de Marie sans en tirer profit. »

27. Traduction de l'auteure. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 8v. : « tiene una hermosura tan grave, que pone reverencia y respeto particular a todos los que la miran: de manera que los golpes, aunque la deslustran algo, no entibian la devocion, antes la despiertan y avivan grandemente. »

28. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 15r-v.

29. Traduction de l'auteure. A. ORTIZ, *Recebimiento que se hizo en la Ciudad de Valladolid*, op. cit., fol. 22v-23r. : « que de la imagen y del original que en ella se representa, se haze una manera de composicion, trayendo por la imaginacion (como en otras cosas se suele) el original a la imagen, que en su genero viene a hazer una mesma cosa, a la manera que en otro genero se haze un mismo hombre, en la composicion natural de cuerpo y alma: quedando la persona que en la imagen se representa, como ser y vida de la misma imagen. De donde viene, que ansi como al hombre se atribuyen las obras del alma que le vivifican ansi a la imagen (que es una compostura dessa figura exterioro y de la persona que se representa) se le atribuyen las propiedades, virtudes, acciones, y passiones de la persona que en ella se representa, y que en razon de imagen es su ser y su vida. De aquí nacio la antiquissima costumbre de la Iglesia, de pintar imagines, para hazer presentes a nuestros sentidos en la manera possible a Christo y a su santissima Madre; y a los santos ausentes, enseñandonos a traerlos, por la imaginacion a la imagen que nos pone delante para representarlos: para sacar desta manera de presencia, parte de los frutos que pudieramos de la comunicacion de sus propias personas, regalandonos con su vista, alentandonos con su exemplo, respetando su Santidad, pidiendo humilmente (sic) su socorro, y finalmente conversando y tratando con ellos, como si nos estuvieran presentes. De aquí es, que es el respeto que se haze a la Imagen, se haze a la persona que en ella se representa: y de la mesma persona tambien es la injuria que a su imagen se hiziere. »

ABSTRACTS

This paper examines the meaning of the event related by a chronicler named Antonio Ortiz through two short narratives (*relaciones*) printed in 1600 in Madrid: the arriving at the English Jesuit college of Valladolid, in presence of the queen Margaret of Austria, of a wooden statue of the Virgin 'outraged' by the iconoclast attack of the English when the sack of the town of Cadiz in 1596. The college itself has been *founded* in 1589 in the heart of Castile under the royal patronage of Philip II. At the moment of the translation of the statue of the Virgin to Valladolid, his son and successor Philip III was reigning since he had died in 1598. This arriving and its narrative form make this solemnly staged event an act of founding or refounding the jesuit college dedicated to instruct who would were bound to be future martyrs in heretic England. In this paper the image is not examined under its metaphorical form but under its singular material aspect (it was stabbed with a knife), which is at stake in all the theological discourse in the Catholic World after the Council of Trent. It is the object of the foundation but also the object founded, as it is renamed on this occasion. It founds a political and religious regime of catholic reformation and, with its safe haven, it is placed at the center of the universal Catholicity.

Cet article examine la portée de l'événement raconté par un chroniqueur dénommé Antonio Ortiz à travers deux courts récits (*relaciones*) imprimés en 1600 à Madrid : l'arrivée au collège des jésuites anglais de Valladolid, en présence de la reine Marguerite de Habsbourg, d'une statue en bois polychromé de la Vierge, « outragée » par l'attaque iconoclaste des Anglais lors du sac de la ville de Cadix en 1596. Le collège avait lui-même été *fondé* au cœur de la Castille en 1589 sous le patronage royal de Philippe II. Au moment de la translation de la statue de la Vierge à Valladolid, son fils et successeur Philippe III régnait depuis sa mort en 1598. Cette arrivée, et sa mise en récit, font de cet événement solennellement mis en scène un acte de fondation ou de refondation du collège jésuite voué à former de futurs martyrs dans l'Angleterre hérétique. Dans cet article, l'image est considérée non pas sous sa forme métaphorique mais sous son aspect matériel singulier (elle a reçu des coups de couteau), qui constitue l'enjeu de tout le discours théologique catholique après le Concile de Trente. Elle est l'objet de la fondation, mais aussi l'objet fondé, en étant renommé à cette occasion. Elle fonde un régime politique et religieux de renouveau catholique. Elle se trouve ainsi placée, avec sa terre d'accueil, au centre de la Catholicité universelle.

INDEX

Chronological index: XVIIe siècle

Keywords: Virgin Mary, Holy Image, Valladolid, foundation, Catholic Monarchy, Post-tridentine, 1600, Iconoclasm, Vulnerata, Theology of Image.

Mots-clés: Vierge Marie, image sacrée, Valladolid, fondation, Monarchie catholique, post-tridentin, 1600, iconoclasme, Vulnerata, théologie de l'image.

Geographical index: Espagne

AUTHOR

CÉCILE VINCENT-CASSY

Cécile Vincent-Cassy est maître de conférences HDR à l'université Sorbonne Paris Nord. Spécialiste d'histoire et d'art religieux dans le monde hispanique, elle est l'auteure de *Les saintes vierges et martyres dans l'Espagne du XVII^e siècle. Culte et image*, Casa de Velázquez, 2011, et a co-dirigé *La imagen religiosa en la Monarquía hispánica en el siglo XVII. Usos y espacios*, Casa de Velázquez, 2008, *Les jésuites et la Monarchie Catholique (1565-1615)*, Le Manuscrit, 2012 ; *La Cour céleste. La commémoration collective des saints au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Brepols, 2015 ; *La dame de cœur. Patronage et mécénat des femmes de pouvoir en Europe (XIV^e-XVII^e siècle)*, PUR, 2016 ; *Miquel Barceló. Portraits / autoportraits*, Mare & Martin, 2016 ; *Hacedores de santos. La fábrica de santidad en la Europa católica (ss. XVI-XVII)*, Doce Calles, 2019.